

# Le temps des colchiques [fin]

Autor(en): **Armor, Gilles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **27 (1959)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569950>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le temps des colchiques

par Gilles Armor

7

*Fin.*

Un taxi qui descendait l'avenue à vive allure ralentit soudain et stoppa devant l'immeuble. Jean vit sortir une valise, puis une seconde, puis un énorme paquet ficelé, puis un chat sauvage et efflanqué, aux oreilles pointues de lynx, qu'un homme tenait au bout d'une ficelle. Un homme encore jeune, mince et de petite taille, au teint couleur de pain d'épice mis en valeur par une chemise blanche et un costume très clair, en qui Jean eut la surprise et la joie de reconnaître Joël. Il se sentit ragaillardi, presque rajeuni: Joël rentrait. Pourquoi si tôt? Jean s'amusait de le voir discuter avec le chauffeur de taxi; le désaccord devait venir du nombre des bagages ou d'un méfait probable du chat. Enfin le taxi démarra, Joël leva les yeux et eut un grand geste joyeux en voyant Jean:

— Tu pourrais m'aider à monter tout cela! cria-t-il.

Jean descendit en courant.

— Joël, comme je suis heureux de te voir! Mais pourquoi rentres-tu si tôt?

— Plus de fric, fauché comme les blés: l'Italie m'a pompé.

— Pauvre vieux. Qu'est-ce que c'est que cet affreux animal?

— C'est Néron; il errait avec une horde de ses semblables dans les ruines du Palatin; je les aurais bien tous rapportés . . . Attention, il griffe et il mord.

Ils étaient arrivés chez Jean; Joël s'assit par terre avec un soupir de soulagement; le chat disparut sous une armoire.

— Tu as un hâle magnifique! Alors, tu as mené la grande vie et maintenant tu es fleur?

Joël prit son air le plus sérieux:

— Ce n'est pas exactement cela, autant te dire la vérité. Je m'étais tellement liquéfié dans les ruines de Rome et les églises de Florence que j'avais décidé de passer quelques jours à Cannes pour souffler un peu. Il y avait toute une bande de folles dont j'avais un mal fou à me débarrasser, mais j'ai sympathisé avec un jeune homme qui était plus calme, plus réservé que les autres. Il m'a fait des confidences: il attendait son ami qui devait venir le rejoindre dès qu'il aurait liquidé quelques affaires à Paris; il m'a montré sa photo . . . dois-je te dire qui j'ai reconnu? J'ai compris que tu aurais besoin de moi, j'ai pris le premier train et me voilà.

Jean était plus ému qu'il ne voulait le laisser voir.

— Tu es chic, Joël — dit-il — beaucoup plus chic encore que je n'aurais cru! Pourtant; je savais que nous étions des frères.

— Tu as toujours été beaucoup plus qu'un frère pour moi, Jean.

Fugitif, un souvenir traversa l'esprit de Jean. Cela remontait à de longs mois. Il avait ménagé, entre Marc et Joël, une première rencontre dont il attendait beaucoup, mais qui n'avait pas eu le résultat escompté. Aux questions enthousiastes de Jean, Joël avait répondu laconiquement:

— Oui, Marc est très beau. D'ailleurs qui ne l'est pas à cet âge?

Mais quand Jean avait parlé de la gentillesse de Marc, de son intelligence, Joël avait détourné la conversation.

La réaction de Marc avait été différente. Il avait trouvé Joël «bêcheur et mollasson», puis il avait ajouté de son ton gouailleur:

— Dis donc, vieux cachottier, tu ne m'avais pas dit qu'il en pinçait pour toi, le Joël?

— Tu es fou! s'était exclamé Jean.

— Et toi tu es aveugle. Tu n'as jamais vu ses yeux quand il te regarde?

Jean avait reconnu qu'il était même incapable de dire quelle était la couleur des yeux de Joël . . .

Tout s'éclairait tout à coup: l'infatigable attachement de Joël, son mutisme sur sa vie affective, son antipathie pour Marc. Devant cette découverte, la stupéfaction de Jean n'avait d'égal que son embarras mais, habilement, Joël détourna la conversation:

— Comment as-tu accusé le coup? reprit-il. Cela a été dur?

— Tu ne peux pas savoir. Depuis ce matin, j'erre comme une âme en peine. Je suis un type foutu.

— Tu es sûrement foutu, si tu te mets dans le crâne que tu l'es!

— Que puis-je faire? Dis-moi?

— Tu peux trouver un nouveau Marc, du même âge, avec les mêmes cheveux blonds et les mêmes yeux en amandes; cela pourra durer six mois, huit mois . . .

— Et finira de la même manière. Non, Joël, ces histoires-là sont finies pour moi.

— Bon, je ne te le fais pas dire. Alors marie-toi, passe une annonce dans le «Chasseur Français».

— Idiot!

— Mets tes sens en veilleuse, fais vœu de chasteté.

— Joël, tu deviens bête.

— Alors, cherche des gigolos professionnels. Vu ton bon état de conservation, cela ne te coûtera pas trop cher.

— Tu es vache, mais tu as raison. C'est cette perspective qui m'effraye le plus. Tu vois, il n'y a pas de solution, je suis un type foutu.

— Il y a une solution.

Joël prit un temps, alluma une cigarette et continua:

— Tu souffres d'avoir changé physiquement, Jean, mais sexuellement tu n'as pas évolué depuis vingt ans; tu en es resté à des sortes d'amours de collège, elles seules te semblent valables et le résultat aujourd'hui le voici: tu te crois foutu, faute de n'avoir pas voulu regarder autour de toi. Quand je t'ai connu, tu venais de rencontrer Marc, tu n'as jamais su me parler que de lui et tu n'as jamais compris ce que tu étais pour moi. J'ai dû me taire, jouer au copain, attendre, cela n'est pas toujours très facile, tu sais. J'ai réellement souhaité te voir heureux avec Marc, mais aujourd'hui je mentirais en te disant que je suis désolé: mon heure est venue, je te jure que je ne la laisserai pas passer.

Jean songea qu'il était cruel, mais nécessaire, de détromper Joël:

— Mon petit vieux, pardonne-moi, mais je ne veux pas que tu te fasses des illusions: tu es pour moi un merveilleux copain, je ne pourrai jamais avoir pour toi autre chose que de l'amitié.

-- Oui, je sais . . . tant que tu te figureras que le seul plaisir de l'amour est d'aimer, tant que tu voudras être celui qui aime le plus: mais tu sais que tu as aimé Marc à cœur perdu, il n'avait pas besoin de toi. Pourquoi ne pas te laisser aimer à ton tour? c'est toi maintenant qui as besoin d'un autre . . . qui as besoin de moi.

Il se releva d'une pirouette; Jean était habitué à ses brusques métamorphoses: le Joël sérieux disparaissait, l'autre Joël se réveillait, le turbulent, le fantaisiste qui filait comme une flèche sur son scooter et recueillait les chats perdus.

— Trêve de balivernes — s'écria-t-il — foutons le camp d'ici! L'air y est malsain pour toi, cela pue encore la pipe de Marc: je vais prendre mon scooter et je t'enlève, nous dînerons loin d'ici . . . tiens, sur les bords de la Marne, il y fera très bon.

Jean sourit.

— Merci, Joël — dit-il — je n'ai pas envie de sortir, mais j'aimerais que tu restes ici avec moi.

— Bon, si tu veux.

— Et si tu étais tout à fait chic, tu nous ferais la cuisine. Je n'ai rien mangé depuis hier et je commence à avoir faim. Il y a si longtemps que je n'ai pas goûté tes spécialités. Tiens, fais-moi des gnocchi.

Joël ronchonna:

— Ah dis donc, c'est long à faire, je suis encore en vacances. Tu ne préfères pas une salade?

— Je t'en prie, tu les fais si bien. Il y a tout ce qu'il faut dans le frigidaire.

— Ca va, apprécie ma docilité.

Joël enleva sa veste, jeta sa cravate, retroussa ses manches et disparut dans la cuisine.

L'après-midi finissait, on respirait mieux. Jean s'allongea sur le lit, se demandant comment il pourrait éviter de décevoir Joël. Il se connaissait trop bien pour pouvoir envisager de se rendre à ses raisons, mais il ne voulait pas le perdre: Joël était ce qu'il y avait de meilleur dans sa vie.

Il réapparut comme une bombe, fouilla dans la poche de sa veste et en sortit un paquet de photos qu'il jeta à Jean:

— Tiens, regarde ça. Pendant ce temps-là, tu n'auras pas de mauvaises pensées.

C'étaient, pour la plupart, des photos des ruines de Rome qui reflétaient la sensibilité de Joël, autant que son goût artistique. Jean s'attarda sur une vue du Canope d'Hadrien.

— Tu as aimé la Villa Adriana? demanda-t-il.

— Oh! formidable! C'est l'une des choses qui m'ont rendu fou.

Longtemps, tandis que Joël s'activait dans la cuisine, ils évoquèrent cet étonnant testament, témoin des amours d'Hadrien et du bel Antinoüs. Ils avaient admiré les mêmes choses, vibré aux mêmes endroits. Malgré lui, Jean songeait à ses dernières vacances en Italie, avec Marc: il en avait espéré tant de choses . . . mais Marc fourbu avait déclaré devant le Colisée:

— Tes vieilles pierres m'emmerdent, filons vite à Capri!

— Voilà, la pâte est prête — annonça Joël — j'ai mis le lait à bouillir pour la béchamel, nous pourrons bientôt dîner.

— Viens ici! murmura Jean.

— Il faut que je surveille le lait . . .

— Viens ici, allonge-toi, tu as bien mérité de te reposer un peu.

Joël s'étendit près de Jean.

— Il faudra donner du lait à Néron, dit-il; on ne le voit plus du tout: ou il boude, ou il s'est endormi.

— Fiche-nous la paix avec ce monstre, répondit Jean, laisse-moi te regarder.

Il lui semblait voir Joël pour la première fois. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans son visage était effectivement son regard, d'immenses yeux noirs aux longs cils, largement tirés vers les tempes et que seules les oreilles semblaient arrêter; mais sous le léger pantalon de tergal et la chemise de nylon, on devinait un corps musclé et nerveux, plus mince que celui de Marc. Quel âge pouvait avoir Joël? Trente-trois, trente-quatre ans? Non, il devait bien friser la quarantaine, mais son visage ouvert et son corps souple le faisaient paraître étonnamment jeune.

Le silence, entre eux, devenait lourd, mais il n'en résultait aucune gêne. Un trouble étrange envahissait Jean.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi? demanda Joël. Qu'est-ce qui te déplaît en moi, le nez, la bouche?

— Au contraire, je pensais combien tu devais être beau, Joël, quand tu avais dix-huit ans!

La sottise était dite, mais Jean n'eut pas le temps de la regretter car Joël éclata de rire:

— Imbécile! A dix-huit ans, j'étais gras comme un porc, j'avais des boutons d'acné et je portais des lunettes.

Et Jean sentit sur sa nuque la main de Joël et il vit dans ses yeux ce que, pendant si longtemps, il avait vainement cherché dans ceux de Marc.

— Toi, Jean, tu m'as plu dès la première fois, dans l'ascenseur, avec tes quarante ans sonnés, tes cheveux gris et tes rides; tu m'as plu comme tu es et je n'aurais pas voulu te connaître plus tôt.

Puis les grands yeux noirs se fermèrent. Dans le visage de Joël, seule ne vivait plus que la bouche, aux lèvres douces et sensuelles qui attireraient celles de Jean comme un aimant.

Un grésillement assourdi précéda une odeur sucrée qui envahit la pièce; Joël se dégagea brusquement . . .

— Le lait! cria-t-il d'une voix désespérée.

Mais Jean lui attrapa les poignets au vol, les rabattit presque brutalement sur le lit.

— Reste là! dit-il d'une voix sourde.

Et il s'étendit sur lui, emprisonnant entre les siennes les cuisses nerveuses.

Alors Jean se releva à demi, concentrant son attention sur tout ce qui l'entourait, comme pour graver en lui cette minute précise qui ne reviendrait jamais et qui allait décider de sa vie.

C'était la fin d'une magnifique journée d'été dont la force et la sécurité en laissaient présager beaucoup d'autres. Dans un arbre voisin,

des moineaux s'époumonaient de joie. On entendait monter les bavardages confus des concierges, ponctués régulièrement de grands rires sonores. Le chat perdu, sans doute alléché par l'odeur du lait, semblait vouloir négocier: une de ses pattes dépassait de l'ombre de l'armoire, où l'on voyait luire ses yeux sans bonté.

Jean enfouit sa tête au creux de l'épaule de Joël. Du bout de sa langue, il goûta longuement la peau brune qui sentait encore l'huile solaire, le sel, l'air marin. Il pesa davantage sur le corps soumis, de toute sa force, de tout son poids, à l'écraser, retirant de cette étreinte une merveilleuse certitude; et il saisit au vol cette impression fugace, oubliée depuis des années, une sorte de joie sauvage et mêlée de larmes, il se sentit heureux.

Était-il donc vrai que l'automne fût si proche? Il aurait encore de belles journées, d'étincelantes journées, le temps des colchiques.

## Présentation d'une présentation

Il semble totalement inutile de parler du poète Constantin Cavafy après Madame Marguerite Yourcenar. Une seule phrase s'impose et se suffit: lisez la belle étude qu'elle a écrit sous le titre: «Présentation critique de Constantin Cavafy», suivie d'une traduction de ses poèmes par elle-même en collaboration avec C. Dimaras.

Car, si la découverte de ce poète grec presque contemporain est d'une certaine importance, c'est un bien plus grand plaisir encore de lire l'introduction de Marguerite Yourcenar. Ce grand écrivain peut essayer de se cacher derrière son sujet, il l'écrase involontairement. Quand la lumière éclaire un vitrail, le vitrail peut être beau, mais la lumière surtout est belle.

Et il n'est pas peu admirable que Madame Yourcenar se soit mise, avec une scrupuleuse simplicité d'honnête homme, au service d'un poète qui, sans elle, serait sans doute resté un inconnu, surtout pour nous occidentaux.

Après avoir loué la présentatrice, abordons l'oeuvre du poète, mais là encore ne devons-nous pas admirer d'abord le talent de la traductrice? Seuls, ceux qui lisent le grec moderne pourraient répondre. Ceci n'est, de toutes façons, qu'une appréciation littéraire et il est ici plus important d'étudier quelle est la part d'homosexualité dans cette oeuvre. Par ce sujet, nous retrouvons Constantin Cavafy.

De parents grecs, né en 1863 à Alexandrie d'Égypte, il vécut dans cette ville, chef de bureau de ministère, et y mourut en 1933. Est-il une biographie plus rapide, une vie plus vide d'apparence? Jusqu'à sa cinquantième année, Cavafy n'écrivit qu'en amateur, et en cela encore ne se distingue pas de la majorité de nos fonctionnaires, poètes du Dimanche ou des heures creuses de bureau. Ses oeuvres ne se répandirent un peu que durant les dernières années de sa vie. Gloire locale et qui garda sa réputation d'amateurisme distingué.